



SIRIANA SGAVICCHIA

LE VOL FOU

Lire *Horcynus Orca*,
le chef-d'œuvre de Stefano D'Arrigo

Essai



GRENELLE



ROMA LIVRES

ROMA LIVRES

LE VOL FOU

Siriana Sgavicchia

LE VOL FOU

LIRE *HORCYNUS ORCA*,
LE CHEF-D'ŒUVRE DE STEFANO D'ARRIGO

Préface de
Jean Nimis

Traduction de
Linda Kochbati



GRENELLE

ROMA LIVRES

Collection dirigée par Silvana Cirillo

Comité de rédaction :

Paolo Di Paolo

Filippo La Porta

Davide Luglio

Philippe Vilain

Ce livre a été publié en France avec le soutien de l'Università per stranieri de Pérouse.

La première édition de ce livre, avec la préface de W. Pedullà, a été révisée et légèrement enrichie pour la traduction française (les paragraphes *Une note sur D'Arrigo et Joyce* et *Une odyssée moderne* ont été ajoutés).

Titre original : Il folle volo – Lettura di Horcynus Orca

© 2005 Ponte Sisto, Rome

Traduction de l'italien : Linda Kochbati

Coordination rédactionnelle : Nathalie Miglierina

Couverture : Francesco Partesano

En couverture : *Le Jardin sous-marin, (Unterwasser-Garten)* de Ernst Paul Klee

Impression : Perrier Pre-Press & Print

Copyright de l'édition française :

2025 © Éditions de Grenelle s.a.s. – Paris

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, enregistrée ou transmise, de quelque façon que ce soit et par quelque moyen que ce soit, sans le consentement préalable de l'Éditeur.

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo per la traduzione assegnato dal Ministero degli Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

Ce livre a été traduit grâce à une subvention à la traduction accordée par le Ministère des Affaires Étrangères et de la Coopération Internationale italien.

ISBN 978-2-36677-417-7

Dépôt légal : septembre 2025

(Imprimé en France)

Sommaire

<i>Préface</i> de Jean Nimis	9
------------------------------------	---

LE DESTIN

1. La ligne des « deux-mers » et les diagonales	21
2. Le saut dans la mort.....	29
3. L'inspiration.....	36
4. Le feu.....	42
5. Le dessin	47
6. Le secret.....	54

LE PROJET

1. L'histoire du livre	61
2. Le code sicilien	72
3. Les incipits	82
4. Le « discours sur l'éperon ».....	87
5. Une note sur D'Arrigo et Joyce	100

LE MONTAGE

1. Une odyssée moderne	105
2. Corps et fragment.....	117
3. Le regard d'en haut	122
4. Manœuvres.....	124
5. La « parabole »	126
6. Le « transbordement »	130
7. L'accostage.....	137

LA SCÈNE

1. Le paradoxe du style	145
2. Un texte à trois voix.....	150
3. « Deux petits mots ».....	154
4. La mise en abyme	157
5. L'œuvre de horcynus orca.....	161

PRÉFACE

Le « vol fou » d'*Horcynus Orca* : la « haute aventure » de Stefano D'Arrigo vue par Siriana Sgavicchia

Paru en italien en 2005 chez l'éditeur Ponte Sisto, l'essai de Siriana Sgavicchia *Il folle volo* est ici traduit en français à l'occasion du cinquantième anniversaire de la parution du roman *Horcynus Orca* de Stefano D'Arrigo. Son titre, *Le Vol fou*, s'inspire d'un épisode de l'*Enfer* de Dante Alighieri où, dans le XVI^e chant, le narrateur imagine qu'Ulysse raconte sa dernière navigation au-delà des Colonnes d'Hercule et à travers l'hémisphère sud, puis sa mort au large de l'île du Purgatoire. Siriana Sgavicchia y retrace un *vol fou*, précisément, qui est autant la cruelle et fantastique pérégrination vers son île natale du protagoniste du roman – le marin 'Ndrja Cambria à son retour de la guerre à la fin de l'année 1943 – que le périple ardu de Stefano D'Arrigo, auquel il fallut presque une vingtaine d'années (de 1956 à 1975) pour mettre un point final à une œuvre-monstre.

Il s'agit en effet de s'aventurer dans un roman de quelque 1300 pages dont le titre, *Horcynus Orca*, se réfère à l'orque qui hante les eaux du détroit de Messine, au carrefour des « deux mers » : une « fère » dont la mort va bouleverser le voyage de retour du marin et préfigurer son destin tel

un monstrueux symbole, à la façon de la baleine de *Moby Dick* d'Herman Melville ou de l'inquiétant cétacé du film *Les Harmonies Werckmeister* de Béla Tarr. Parlant du livre de D'Arrigo, François Angelier indiquait dans *Le Monde* du 20 décembre 2023, à l'occasion de la parution de sa traduction en français par Antonio Werli et Monique Baccelli, qu'il s'agissait d'« une création mythique dont l'apparition, dans la plénitude de son expansion, est précédée de signes annonciateurs et de fulgurances fragmentaires ». De fait, le roman sous sa forme définitive de 1975 avait pris corps à partir d'au moins deux tentatives antécédentes, chacune d'elles constituant un état intermédiaire du récit de l'errance du marin et de ses rencontres. En outre, la composition du livre a été un long et exténuant processus d'incessantes révisions et de développements sporadiques de la trame (« mitonnage verbal », « greffes et bouturages linguistiques » comme l'évoque Angelier), faisant penser à D'Arrigo comme à un *alter ego* de Michel-Ange ou d'Antonio Gaudí.

Au terme de cette « haute aventure » (autre syntagme du chant vingt-six de l'*Enfer*) *Horcynus Orca* était devenu un véritable phénomène éditorial en Italie : le roman a, en effet, suscité de nombreuses discussions et, après une période où les reproches (baroque, maniériste, kitsch...) ne lui furent pas épargnés, malgré les avis positifs de nombre de confrères écrivains (dont firent partie Vittorini, Sereni, Pasolini, Caproni...) et d'exégètes (parmi lesquels Giuseppe Pontiggia, Gianfranco Contini, Maria Corti...), il est désormais considéré par la critique littéraire italienne et européenne comme une sorte de classique contemporain, opinion fermement portée par Primo Levi et George Steiner qui firent la louange d'un texte primordial, un chef-d'œuvre pour ainsi dire indépassable.

Aux côtés de l'essayiste et critique Walter Pedullà qui fut donc l'un des passeurs de l'œuvre de D'Arrigo (il avait préfacé les éditions Rizzoli d'*Horcynus Orca* et de *Cima delle nobildonne*, le second roman de l'auteur sicilien), il y a toute une constellation de chercheurs et critiques qui s'est intéressée au « livre de l'Orque » et dont on peut lire les noms¹ dans l'imposant numéro spécial de la revue *L'illuminista* (2009), liste à laquelle s'ajoute celle d'auteurs comme Vincenzo Consolo, Gesualdo Bufalino, Jolanda Insana, Giorgio Caproni, Pietro Citati, Claudio Magris, Andrea Camilleri, Primo Levi ou George Steiner (pour ne citer que celles et ceux les plus susceptibles d'être connus du public français).

Il est utile de rappeler l'existence de cette nuée d'accompagnateurs de l'œuvre darriguienne (sans oublier les courageux traducteurs, pour le moment en allemand, en anglais et en français) car c'est également grâce à leurs communications régulièrement éditées qu'*Horcynus Orca* a trouvé son lectorat. Et depuis, il faut au moins ajouter (en forçant la métaphore ichtyologique) à ce banc de « poissons pilotes » de la grande orque les noms de Daria Biagi et de Giacomo Trosso, qui aujourd'hui encore participent à la réception de l'œuvre de D'Arrigo.

Il faut, en effet, souligner que l'écriture du roman a été une expérience traumatisante pour D'Arrigo qui ne parvenait plus à se détacher de son texte, comme l'évoqua Walter Pedullà en 2000 dans son introduction à *I fatti della fera*, la version transitoire restée inédite jusque-là :

1. De cette équipe de chercheurs en littérature Walter Pedullà avait mentionné en 2009 dans la revue *L'illuminista* (sous le titre « Il caso è chiuso »), outre le nom de Siriana Sgavichia, ceux de Giancarlo Alfano, Luca Archibugi, Cristiano Spila, Fernando Gioviale, Emilio Giordano, Gualberto Alvino Aldo Mastropasqua, Andrea Cedola, Ignazio Licata, Rocco Familiari.

[...] À table, ou accoudé sur un tapis, du matin au soir, jour et nuit, en bonne ou mauvaise santé, en ville (chez lui ou ailleurs à Rome), au bord de la mer (en Sicile ou à Sorrente) ou à la montagne (à Arcinazzo), l'écrivain sicilien ajoutait des épisodes dont personne d'autre d'extérieur n'éprouvait l'absence, remplaçait un mot par des phrases diluées où incubait et s'épaississait un sens différent. La tête entre les mains, comme pour faire pression sur son esprit : peut-être pressait-il ses tempes pour faire surgir la mémoire collective stratifiée dans les cent langues que parlent les Italiens de Sicile et de Calabre. En se le représentant les mains sur les oreilles, on imagine son esprit courant à des coquillages dont les labyrinthes arcanes résonnent de sons millénaires.

Comme les marges ne suffisaient pas à contenir l'excès de variantes et d'ajouts, D'Arrigo écrivait sur des bandes de papier qu'il collait aux bords des feuilles. Chaque page de brouillon devenait un « cerf-volant » multicolore, grâce à un stylo à quatre couleurs, noir, bleu, rouge et vert. D'Arrigo suspendait ces centaines de « quadrichromies » à une ficelle qui traversait la pièce comme des vêtements au soleil. Ainsi, il ne perdait pas le fil de l'histoire de plus en plus longue, qui, entre-temps, était passée des 600 pages des brouillons (*I fatti della fera*) aux 1270 pages d'*Horcynus Orca*. Une écriture qui rampe sur le sol comme la lave de l'Etna s'envolait sur les ailes de son imagination.

On dit qu'un cordon ombilical relie pour toujours D'Arrigo à « son » livre. [...]²

L'analyse du roman par Siriana Sgavicchia entre dans le cadre des lectures qui en ont été faites depuis sa parution en 1975, et elle constitue une fort bonne synthèse de sa

2. W. PEDULLÀ, « Il romanzo nel romanzo », *L'illuminista*, Stefano D'Arrigo, 25/26, X, Rome, Ponte Sisto, 2009, p. 23.

topographie et de la poétique qui en sous-tend la trame. Ainsi, Walter Pedullà, qui fut l'un des soutiens les plus fermes de l'œuvre de D'Arrigo, introduisait en 2005 *Il folle volo* en complimentant le travail d'interprétation de Siriana Sgavicchia qui, avec Andrea Cedola, a donné à voir le processus génétique qui avait permis d'aboutir à *Horcynus Orca* en 1975 (depuis le texte original de *La testa del delfino* de 1956, resté inédit, à *I fatti della fera* de 1961, finalement publié en 2000). L'enquête philologique s'intéresse ici à la façon dont le texte s'est constitué à partir de matériaux et d'influences plus ou moins évidents et disparates. Ainsi, la théâtralité de certains épisodes ressemble à celle de l'Opera dei Pupi (la tradition du théâtre de marionnettes siciliennes), et la comicité d'autres passages rappelle autant la poésie chevaleresque de l'Arioste que les jeux de langage de Giambattista Basile. Il serait même possible de voir une tripartition de la masse a priori unitaire du roman avec une organisation rappelant celle de la *Divine Comédie* de Dante Alighieri (de l'expérience *infernale* que constitue la traversée du détroit avec Ciccina Circé, au *purgatoire* de la rencontre de 'Ndrja avec son père, et à une forme de rituel téléologique de la dernière partie avec le « discours sur l'éperon » et la mort du protagoniste).

La lecture d'*Horcynus Orca* que fait Siriana Sgavicchia se déroule au long de quatre chapitres (« destin », « projet », « montage » et « scène ») qui construisent une vue en coupe du livre, dans une perspective de lecture éloquente et documentée. Dans cette analyse est insérée toute une série d'amples citations qui permettent de se plonger dans l'atmosphère du roman et de suivre le protagoniste humain dans son *nostos* vers sa terre natale au fil des rencontres avec les autres personnages et avec le monstre, la « férorque », dont la mort sera le prélude au trépas de 'Ndrja.

« Le destin » comporte l'évocation de la trame du roman-fleuve avec l'odyssée de son protagoniste, ainsi qu'une approche de l'esprit de la poétique de l'auteur. Une poétique qui met en jeu, au long de ses quelque mille trois cents pages, éléments de réalisme et fulgurances de fantastique, le tout porté par une langue « mêlée », où l'italien se combine avec des expressions dialectales empruntées au calabrais et au sicilien (il faut dire au passage que la traduction du roman aux éditions Le Nouvel Attila par Werli et Baccelli, est un travail digne d'éloges, ce tissage d'idiomes étant, de l'aveu même des deux traducteurs, un des défis les plus ardu dans ce qui leur a pris une douzaine d'années, de 2012 à 2023). Il est également question dans ce chapitre de la production littéraire de D'Arrigo en amont d'*Horcynus Orca*, essentiellement journalistique, mais où l'on peut déjà voir à l'œuvre ses talents exigeants de jeune écrivain. Cette maîtrise de l'écriture a permis ensuite, comme l'évoque Siriana Sgavichia, « un jeu de renvois, d'échos et de variations à la fois souple et rigoureusement maîtrisé » qui traverse tout le livre. Sont également mis en lumière des fils de la trame intertextuelle à travers laquelle, subtilement, les lecteurs peuvent percevoir des échos d'œuvres affines par une sorte de *Zeitgeist* poétique : d'Homère à Joyce en passant par Dante, Hugo, Verga, Melville, Faulkner, Vittorini ou Gadda. L'importance des visions oniriques est également soulignée, qui scandent l'intrigue, comme une autre « structure porteuse de l'édifice narratif ».

« Le projet » expose notamment l'histoire de la longue et douloureuse conception du livre par son auteur qui tentait, selon ses propres termes, de « trouver le fil de la pelote avec lequel [il s'était] lié les mains tout seul ». Si le manuscrit de D'Arrigo débouche, dès 1958, sur une reconnaissance enthousiaste par le prestigieux jury du prix Cino del Duca,

puis par la publication en 1960 de deux épisodes dans la revue *Il Menabò* de Vittorini, et entre temps sur la signature d'un contrat de publication avec le célèbre éditeur Arnoldo Mondadori, les remaniements et développements vont s'enchaîner jusqu'en 1975 (il est à noter au passage la confiance absolue et pérenne de l'éditeur en son auteur, dont il avait très clairement perçu le talent indiscutable). La longue gestation du roman s'explique notamment par l'idéal linguistique que poursuivait l'auteur de construire « un système éminemment modélisant » en opérant tant sur le plan idiomatique que sur une grammaire textuelle permettant de faire de ses protagonistes les sensibles prospecteurs pour une sorte d'anthropologie du sud de l'Italie dans les années de la fin de la Seconde Guerre mondiale, en utilisant pour cela tous les possibles outils rhétoriques, linguistiques et narratifs. Siriana Sgavichia rappelle dès lors les diverses versions au fil du processus d'écriture qui ont permis d'aboutir au texte définitif, dont le fameux « discours sur l'éperon » constitue un point d'orgue. Les pages de cet épisode, dont l'étendue a été dilatée par D'Arrigo jusqu'à en faire un monologue joycien, achèvent de donner voix, chair et âme au personnage dans un « processus de déformation expressive ». Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Siriana Sgavichia conclut la « note sur D'Arrigo et Joyce » avec l'hypothèse d'une influence de l'œuvre de l'écrivain irlandais (D'Arrigo avait souligné son intérêt pour l'œuvre de Joyce), le flux de conscience de Molly Bloom à la fin d'*Ulysses* ayant pu inspirer le « discours sur l'éperon » d'*Horcynus Orca*.

Dans « Le montage », l'accent est mis sur les liens entre le rituel sacrificiel de 'Ndrja, sa *nékyia*, et celle de l'*Odyssée* homérique, à travers les lectures de D'Arrigo, de Dante à Hölderlin, lectures qui l'amènent à la représentation d'un théâtre de la Mort fortement marqué par une « méthode

mythique » inspirée de T. S. Eliot, où les plages que traverse le marin peuvent faire penser à une *Waste Land*. Grâce aux procédés poétiques qu'utilise D'Arrigo – condensation, déplacement et association – qui permettent d'entrelacer rêve et réalité vécus par son protagoniste, c'est toute une symbolique qui se tisse dans la musicalité soutenue de la narration. Le « discours sur l'éperon » est, en quelque sorte, l'île à laquelle on aboutit à partir d'un archipel narratif dessiné par la succession des épisodes dans un espace-temps où « l'horizon de sens de l'histoire se dilate, s'étire, se prolonge d'image en image et, à travers un filigrane de symétries phono-symboliques ». Cette structure narrative construit l'atmosphère onirique qui revient continuellement imprégner la lecture, et les épisodes de la traversée du détroit dans la barque de Ciccina Circé, puis du rapport sexuel avec le marin une fois sur la rive figurent parmi les exemples les plus évidents de ces ambiances de rêve éveillé.

Concluant le tour d'horizon, « La scène » aborde d'abord la réception d'*Horcynus Orca*, que les critiques ont diversement définie : expérience excentrique, texte maniériste et baroque, à la fois expressionniste et en affinité avec un certain réalisme, plurilingue (évidemment), roman expérimental (ce dont se défendait l'auteur), et en tout cas livre « irrépétibile », tel que le qualifia Walter Pedullà. Le roman de D'Arrigo est aussi et essentiellement pluriel dans les voix qui l'habitent et l'animent, autant par la diversité des personnages que par le système de discours mis en œuvre, qui tisse style indirect libre et monologues intérieurs. Ce tissage fait que la temporalité s'oriente toujours au bout du compte vers le présent d'une représentation scénique sans trêve où alternent moments d'intimité, intervalles de dialogues et espaces d'expression chorale. Cette dramaturgie rappelle par ailleurs, pour certains épisodes, celle du théâtre des Pupi

siciliens, où la polyphonie module ensemble le tragique et le comique. Il est aussi question de la construction du texte et de la complexité de cette opération, dont on a vu qu'elle a occupé D'Arrigo pendant presque vingt ans, et qui semble avoir tenu surtout dans le travail de « polissage des seuils » entre les différents épisodes qui composent la trame du roman. Là encore, le processus apparaît tenir à l'assemblage dans les discours des personnages et du narrateur qui se fait comme dans un théâtre onirique. Enfin Siriana Sgavicchia montre que l'apparente continuité du roman est scandée entre trois protagonistes (Ciccina Circé, puis Caitanello et enfin 'Ndrja), dans le cadre de leurs confrontations respectives avec la mort ; le tout sous le regard éteint de la féroce.

Ainsi, il faut bien voir que ce récit de mort déborde de vie, celle du texte, dont la gestion fut, comme on l'aura compris, particulièrement longue et complexe, mais pour un résultat notable : *Horcynus Orca* est une œuvre de haute littérature dont la réception continue de s'étendre avec les traductions, dont la plus récente est celle de Monique Baccelli et Antonio Werli, après celle de Moshe Kahn en allemand et celle en anglais, encore *in fieri*, de Stephen Sartarelli.

Pour sa part, l'essai de Siriana Sgavicchia, que l'on a ici dans sa version française, est un passeur de l'œuvre, un navigateur qui permet d'affronter en lecteurs mieux avisés les courants puissants et les monstres marins de ce roman-fleuve qu'est *Horcynus Orca*.

Jean Nimis
Université de Toulouse Jean Jaurès

Dans *Horcynus Orca* (1975) Stefano d'Arrigo raconte les conséquences de la Seconde Guerre mondiale sur la vie d'une petite communauté de pêcheurs siciliens : un roman qui raconte la tragédie de toutes les guerres et réfléchit sur la vie et la mort, sur le bien et le mal avec une invention expressive exubérante et innovante. L'histoire du nostos d'un nouvel Ulysse, le marin sicilien Ndrja Cambria, met en scène un poème épique moderne riche en échos littéraires : d'Homère à Dante (le titre de l'essai fait référence au chant de l'enfer d'Ulysse) à l'Arioste, de Melville à Joyce et à Hemingway. Cette étude, la seule en France qui soit entièrement consacrée à *Horcynus Orca*, retrace sa conception et sa longue histoire éditoriale, analyse ses thèmes, sa structure, son style et son langage également à travers les œuvres inédites de l'auteur. Il s'agit d'un guide critique pour comprendre l'immense chef-d'œuvre de D'Arrigo, qui a été réédité en Italie par Rizzoli en 2025 dans une nouvelle édition de la série de classiques BUR, qui a été traduit en Allemagne en 2015, en France en 2023 et qui est en cours de traduction aux États-Unis, en Espagne et dans d'autres pays européens.

Siriana Sgavichia enseigne la Littérature italienne contemporaine à l'Université pour les étrangers de Pérouse. Elle a écrit sur des auteurs du XX^e siècle (Elsa Morante, Pier Paolo Pasolini, Carlo Emilio Gadda, Anna Maria Ortese, Amelia Rosselli entre autres). Elle s'est occupée, avec Andrea Cedola, de la première édition d'*Horcynus Orca* (*I fatti della fera*, Rizzoli 2000) ainsi que, toujours de D'Arrigo, de celle du roman inédit *Il compratore di anime morte* (Rizzoli 2024) et de la nouvelle édition d'*Horcynus Orca* publiée dans la série BUR (Rizzoli, 2025).

Linda Kochbati, traductrice du volume, est diplômée de l'IEP Paris et titulaire d'un master en Histoire et philosophie politique. Ayant vécu de nombreuses années en Italie, elle y a poursuivi ses études (universités Luiss et Bocconi) et travaille comme rédactrice et traductrice littéraire indépendante.

